

MONISME POSITION ONTOLOGIQUE

qui soutient qu'il n'existe qu'une seule substance

Du grec *monos* : « un », « seul ». Le monisme est une position ontologique qui soutient qu'il n'existe qu'une seule substance. Il se distingue du dualisme et du pluralisme. On le retrouve dès l'origine de la philosophie chez Parménide, qui soutient que « *même chose sont l'être et la pensée* ». Bien plus tard, Spinoza, refusant le dualisme de l'âme et du corps, soutient qu'il n'existe qu'une seule substance dont la pensée et l'étendue sont des attributs. Pour lui, « Dieu ou la Nature » désigne cette substance unique. Pour Hegel, partisan d'un idéalisme absolu, suivre le processus de développement de la connaissance dans son rapport au monde, permet de découvrir que « la substance est sujet ». D'une manière générale, les penseurs adeptes du monisme font de la différence ontologique une illusion ou une simple étape dans un système dialectique. Leurs adversaires leur reprochent de tomber dans le réductionnisme, en particulier en psychologie, lorsqu'ils tentent de rendre compte du psychisme par la seule matière cérébrale.

PHILOSOPHES

Parménide

« L'Être est, et le Non-Être n'est pas ». Telle est la formule à laquelle on réduit souvent la pensée de Parménide, comme un slogan qu'on répète pour en admirer l'insondable sagesse et la grande profondeur... ou pour s'en moquer, tant elle peut ressembler à une tautologie, un truisme ou une lapalissade ! Il faut dire qu'on ne sait pas grand-chose de ce présocratique dont le prestige presque sacré se confond avec les origines les plus anciennes de l'histoire de la philosophie.

Ce qui est certain, c'est que Parménide est originaire d'Élée, cette ville fondée par les Grecs au sud de l'actuelle Italie et qui a donné son nom à une école de philosophie : l'éléatisme. Mais est-ce Parménide ou Xénophane qui a fondé l'école ? Qui était le professeur et qui l'élève ? Les avis divergent parmi les spécialistes. De même, il est probable que vers la fin de sa vie, Parménide se soit rendu à Athènes, où il aurait peut-être rencontré le jeune Socrate. Pourtant, c'est avec Platon que Parménide partage le plus de traits communs. Comme Platon, Parménide est issu d'une famille prestigieuse, et comme lui également, il est d'abord proche des Pythagoriciens – du moins en ce qui concerne leur mode de vie. Toujours est-il qu'il y a, plus qu'une affinité, une véritable filiation entre Platon et Parménide, auquel il a consacré un dialogue éponyme qui ressemble à un hommage. Parménide, après tout, est ainsi le premier philosophe à s'étonner du fait que l'Être soit ; et il n'y a pas de question plus originelle que celle-ci !

« L'Être est, et le Non-Être n'est pas », donc, comme le déclare l'ouvrage *De la Nature* (ou *Sur l'Étant*) et surnommé « le Poème » (parce qu'il est composé en vers dont il nous reste une centaine répartis en une quinzaine de fragments dont la plupart sont sibyllins). Alors qu'Héraclite et ses disciples considèrent que tout est en devenir, dans un flux continu, Parménide pose le primat de l'Être, de ce qui est véritablement au-delà des changements et des apparences éphémères qui n'ont pas de réalité effective. Mais si le Non-Être n'est pas, autrement dit s'il n'est rien, il ne sera jamais (quoi que ce soit) ; l'Être,

de son côté, ne deviendra jamais ce qu'il n'est pas : il ne peut devenir, ni changer de quelque façon que ce soit : il est donc immuable et éternel. On devine comment cet enseignement de Parménide sur le caractère illusoire du mouvement a pu nourrir l'autre Éléate célèbre : Zénon, avec ses fameuses apories censées « prouver » l'immobilité d'une flèche tirée d'un arc, ou l'impossibilité pour Achille de rattraper une tortue.

Et pourtant, une telle philosophie est-elle tenable ? Ne bloque-t-elle pas la pensée ? Aussi Platon osa-t-il critiquer Parménide et attribuer une certaine existence au Non-Être dans son dialogue *Le Sophiste* : un tel geste – considéré parfois comme un parricide – montre, si besoin il y avait, qu'en philosophie, on pense souvent avec ses maîtres... mais aussi contre eux.

Baruch Spinoza

Comment peut-on vivre heureux si la liberté n'est qu'une chimère ? Spinoza n'a pas seulement tenté de résoudre ce paradoxe de façon théorique : son existence en est comme la matérialisation. Banni à 23 ans de la communauté juive d'Amsterdam pour des écrits jugés hérétiques, il est victime d'une tentative d'assassinat et se réfugie à La Haye, où il doit gagner sa vie comme polisseur de lentilles optiques. Par précaution, seules deux de ses œuvres seront publiées de son vivant : un commentaire de Descartes et le *Traité théologico-politique*, rapidement interdit. Mais malgré ces revers, rien n'a semblé décourager celui que l'on surnomme parfois le « philosophe de la joie ».

Dans *l'Éthique*, son œuvre principale, Spinoza place le désir, ou *conatus*, au fondement de tout : « *Chaque chose s'efforce de persévérer dans son être.* » La loi fondamentale de la vie, c'est la croissance, ou augmentation de la puissance d'agir, seule vertu à même de procurer du bonheur. Pour Spinoza, il n'y a pas de Bien ni de Mal, seulement du bon et du mauvais : le bon accroît notre *conatus*, le mal le rétrécit. La raison humaine est cet outil de guidage qui doit nous permettre de choisir les éléments avec lesquels nous entrons en harmonie et qui nous rendent par là-même joyeux.

Si le philosophe a tant choqué en son temps, c'est qu'il ne raisonne pas en termes de transcendance ni de valeurs, mais de mécanismes affectifs. Selon lui, tous les êtres sont des corps qui reçoivent et transmettent des affects à d'autres corps (bénéfiques ou néfastes). La nature est comme un immense canevas où ces forces opèrent : les objets et les êtres vivants sont pris dans un entrelacs de liens indissociables, que la raison doit nous apprendre à décrypter. Nous pensons être libres, mais nous sommes en fait agis par des motifs invisibles. Illusion suprême, la liberté n'est que « *l'ignorance des causes qui nous déterminent* » (*Lettre à Schueller*).

Penseur déterministe, Spinoza assure que « *l'homme n'est pas un empire dans un empire* ». Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas accordé aux humains le libre-arbitre ? Nouvelle transgression : parce que Dieu n'est pas extérieur à la Nature, selon Spinoza. Dieu forme en fait une seule et même chose avec elle (*Deus sive Natura*, « *Dieu, ou encore la Nature* ») et n'a donc pas de qualités propres (comme la bonté ou la puissance). Pour Spinoza, le monde n'est fait que d'une seule substance (la Nature), qui se décline sous une infinité de variations (les « *attributs* » de cette substance, qui en constituent l'essence). L'esprit et la matière ne font qu'un. Spinoza est ainsi l'un des premiers penseurs à défendre une conception moniste

du monde, où tout peut être réduit à un principe unique (par opposition au dualisme cartésien distinguant l'âme du corps). Une idée sulfureuse qui alimentera les soupçons d'athéisme à son rencontre...

Spinoza prolonge sa réflexion sur les affects et la liberté dans deux *Traité*s consacrés à la politique. Il devient le premier penseur occidental à imaginer un État de droit fondé sur la séparation des pouvoirs politiques et religieux, garantissant la liberté de conscience et d'expression des individus. La puissance d'agir de chacun doit pouvoir s'exprimer collectivement, dans un système politique qui favorise l'épanouissement du plus grand nombre (ou « *multitude* »). Spinoza s'érige ainsi contre l'arbitraire des tyrans et les manigances des clercs, qui alimentent les passions tristes des humains pour mieux les garder sous leur joug. Le philosophe est emporté par la tuberculose à 44 ans, alors qu'il entame l'écriture de l'article « Démocratie » de son *Traité politique*.

George Berkeley

« *Et si tu n'existais pas, dis-moi pourquoi j'existerais ?* » Trois siècles avant la chanson de Joe Dassin, George Berkeley faisait déjà l'hypothèse radicale que les corps qui nous entourent n'ont pas d'existence en dehors de notre perception. L'acidité croquante de la pomme, son fondant sucré, peuvent-ils être rassemblés sous le terme abstrait de « matière » ? A-t-on seulement besoin d'imaginer que le monde existe en dehors de nous pour en jouir ?

Si un vertige vous prend, rien d'anormal. Dès sa publication, l'œuvre du philosophe et homme d'église irlandais dérange : sa philosophie se présente comme un immatérialisme, c'est-à-dire qu'elle refuse toute existence à la matière, ce qui va à l'encontre de l'évidence la plus communément admise ! Dans les *Principes de la connaissance humaine* (1710) ou les *Trois dialogues entre Hylas et Philonous* (1713), Berkeley montre que ce raisonnement est peut-être le seul qui vaille : dans la mesure où l'existence d'une chose ne dépend que de la perception que nous avons de cette chose, exister revient à être perçu ou à percevoir (*esse est percipi*). En d'autres termes, les éléments qui composent notre univers – étendue, mouvement, couleur, saveur, son – n'ont aucune existence en dehors de l'idée ou de la perception que nous en avons.

Un demi-siècle auparavant, Descartes affirmait que la matière était une substance indépendante de l'esprit et que ce dernier pouvait entièrement la connaître par ses qualités premières comme la longueur, la largeur et la profondeur. Berkeley y voit une simplification outrancière de la manière dont nous nous représentons les choses qui nous entourent. Il est littéralement impossible d'abstraire, c'est-à-dire de séparer, d'isoler, une idée des sensations que nous éprouvons. Peut-on imaginer, par exemple, une largeur dépourvue de couleur ? Si l'on en est incapable, c'est peut-être que ce que nous appelons « matière » n'est pas la substance de toutes les choses, mais une simple vue de l'esprit. Pour Berkeley, l'idée de matière n'est donc qu'un mot creux, dénué de toute signification. En donnant un nom à quelque chose qui n'existe pas, que nous ne pouvons pas percevoir, nous commettons un abus de langage.

Mais si nos perceptions ne viennent pas de la matière, quelle est leur origine ? En tant que prêtre de l'Église anglicane, docteur en théologie et même missionnaire aux Bermudes, Berkeley n'a aucun problème à répondre à cette interrogation par l'existence d'un Dieu, qui

assureraient l'ordre de nos idées et la régularité de nos perceptions. Ainsi, les choses sensibles ne sont pas issues d'une substance matérielle extérieure à notre esprit, mais elles proviennent de la substance divine, qui assure la cohérence à nos perceptions.

Cet idéalisme radical a pu être qualifié de « dogmatique », notamment par Kant, car il fait porter sur un principe transcendant (Dieu) l'essentiel de notre réalité. Cependant, cet effort pour critiquer le réalisme des objets a profondément marqué la philosophie occidentale, notamment la phénoménologie du XX^e siècle et en particulier Henri Bergson, qui reconnaît en être l'héritier dans son ouvrage *Matière et mémoire*.